

De l'autre côté de la fenêtre

Camille Toffoli

Numéro 317, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2017). De l'autre côté de la fenêtre. *Liberté*, (317), 4–5.

De l'autre côté de la fenêtre

CAMILLE TOFFOLI

Au printemps dernier, je terminais mon mémoire de maîtrise dans un petit local réservé aux auxiliaires de recherche où j'avais eu la chance de me voir attribuer un espace de travail près d'une fenêtre. Sachant que la plupart de mes collègues traînaient leurs piles de livres à la bibliothèque quotidiennement, ou rédigeaient dans des bocalux éclairés au néon, je me disais que cette paroi vitrée était une forme de privilège dans une institution qui distribue les opportunités au compte-gouttes. Cette « place de choix » a pourtant perdu de son caractère paisible pendant quelques jours lorsque, vers la fin du mois de mars, un petit groupe d'ouvriers a entamé la rénovation du pan de toiture adjacent à ma fenêtre. Chaque matin, mon regard, que j'avais pris l'habitude de laisser dériver en attendant que vienne un début de phrase, était distrait par des hommes en salopette Big Bill et en caps d'acier qui exécutaient à quelques mètres de moi une série de gestes dont je ne saisisais pas toujours la finalité, mais qui étaient, par opposition à mon mémoire en chantier, particulièrement fascinants. Ponctuellement, j'interrompais mon travail pour espionner leurs va-et-vient, leurs mouvements brusques, mais précis, leurs démarches lourdes, leurs échanges brefs et fonctionnels. J'observais avec un intérêt quasi anthropologique les scènes qui se déroulaient devant moi et qui avaient si peu à voir avec ma propre vie ; elles me semblaient presque une fiction, un matériau comparable aux textes qu'on m'avait appris, tout au long de mon parcours universitaire en littérature, à décortiquer et à analyser.

À un moment, l'un des travailleurs, âgé d'une cinquantaine d'années, peut-être amusé de son côté par le spectacle d'une jeune femme qui passe une bonne partie de ses journées à fixer le vide et à boire du café, a volontairement attiré mon attention en agitant

la main, puis m'a adressé un clin d'œil peu subtil, ponctué d'un hochement de tête appuyé. Mis à part la gêne d'avoir été prise en flagrant délit de procrastination, ce geste m'a laissée sur le coup plutôt indifférente. Chose certaine, cette tentative de connivence ne m'a pas flattée. Il y avait dans cette attitude quelque chose de trop grossier, de trop radicalement différent de mes manières d'être et de celles des gens que je côtoie pour que j'envisage de me prêter au jeu, de répondre à cette marque d'attention par des yeux doux ou un sourire complice. Je n'ai pas non plus ressenti d'indignation, ni même d'irritation, même si mon *background* féministe m'a appris à lire dans ce type de comportements une tentative d'objectification, à reconnaître là les marques d'un machisme ordinaire, insidieux parce qu'en apparence inoffensif. J'ai raconté l'anecdote à une collègue, qui m'a plainte, jugeant intrusif ce coup d'œil insistant adressé à même mon lieu de travail. Je comprenais son point de vue, mais je ne parvenais pas à être choquée, parce que cette ocellade a priori déplacée me renvoyait à ma propre posture, à ce qu'il y avait d'également indécent dans ma manière de regarder ces hommes avec curiosité, comme s'ils appartenaient à un monde complètement extérieur au mien.

Pour moi, cette situation somme toute anodine révélait une frontière difficilement franchissable. L'intrusion d'un groupe de gars de la construction dans mon environnement habituel éclairait le contraste entre les différentes façons d'entrer en contact et d'interagir qui prévalent dans les milieux « ouvriers » et dans ceux qu'on qualifie d'« intellectuels ». À ce moment précis, je pouvais prendre la mesure de ce qui distinguait ces hommes qui installaient un revêtement de toiture devant moi et ceux qui circulaient dans le corridor derrière moi – des professeurs, des chargés de cours, d'autres étudiants. Il y en aurait long à dire sur les rapports

de genre dans les milieux académiques, beaucoup d'histoires dérangeantes à raconter, mais les universitaires, règle générale, évitent de siffler les femmes qu'ils croisent, et ceux qui se permettent d'adresser des clins d'œil cochons sont rares. Dans les colloques et les soirées de lancement, on préfère les répliques hautaines aux blagues grivoises, le favoritisme et les invitations intéressées aux compliments libidineux. Les rapports de séduction malsains existent, mais ils prennent d'autres couleurs. L'université, comme le reste du monde, rassemble son lot de *colons*, mais les codes sociaux qui y prédominent contribuent à maintenir un minimum de civisme. Comme dans la plupart des milieux éduqués et cultivés, je suppose, les femmes sont exposées à toutes sortes de gestes importuns, mais elles y demeurent malgré tout à l'abri, du moins partiellement, d'un certain type d'attitudes dégradantes. On y perpétue toutes sortes d'inégalités, on y effectue des tris, des exclusions où la beauté et la désirabilité entrent officiellement en ligne de compte, mais le sexisme des rires gras et des « beaux yeux beubé », on s'en tient loin. Ce sexisme-là, c'est pour les autres, les *gros machos*, ceux qu'on snobe et qu'on regarde de l'autre côté de la fenêtre.

○ ○ ○

Cet épisode ne m'aurait sans doute pas donné autant à réfléchir sans la récente multiplication, dans plusieurs milieux féministes, d'interventions sur les réseaux sociaux et d'entrées de blogues dénonçant le harcèlement de rue, ce phénomène qui désigne autant les regards suggestifs, les sifflements que les agressions physiques. Les récits, leurs tons comme leurs contenus, sont divers. Des femmes rapportent avec un mélange de colère et de lassitude les « compliments » – sur leur apparence, leurs vêtements, leur manière de jogger – que leur adressent des inconnus croisés sur le trottoir, ces remarques les ramenant à leur vulnérabilité, leur rappelant

que dès qu'elles sortent de chez elles, leur corps est exposé aux jugements et aux désirs des autres. D'autres livrent des témoignages troublants, racontent avoir été suivies, frôlées avec insistance, disent avoir désormais peur de sortir seules le soir dans leur propre quartier. Ces prises de parole, par leur accumulation, dénotent un phénomène alarmant, et le ressentiment qu'elles expriment est non seulement légitime mais nécessaire. Cela dit, j'ai parfois l'impression que certaines de ces dénonciations soulèvent un autre problème qui, si il n'est pas comparable aux violences vécues quotidiennement par les femmes, mérite d'être examiné. Je lis et entends fréquemment des femmes qui ont le même statut social que moi – des étudiantes aux cycles supérieurs, des travailleuses diplômées, par exemple – relater avec consternation des histoires semblables à mon anecdote de toiture. Bien sûr on ne sait jamais totalement d'où quelqu'un parle; on ne connaît pas toujours le passé que des événements en apparence sans conséquences peuvent raviver. Malgré cela, je me demande si, quand on s'indigne de certains gestes, de certaines paroles qui incarnent un sexisme flagrant, on ne cible pas du même coup sans le vouloir un groupe social au sein duquel, contrairement à notre milieu où les convenances nous protègent de certaines dynamiques, ces comportements sont davantage tolérés, intégrés aux interactions. En décrivant ces manières d'être qui nous paraissent vulgaires, on oublie trop souvent d'interroger les rapports de pouvoir complexes, difficilement démontables parce qu'imbriqués à notre mode de vie, à nos relations sociales, qui nous affectent pourtant au quotidien. Peut-être même qu'on se conforte, inconsciemment, en se faisant croire que la menace est ailleurs, que la culture du viol, c'est moins nos amis, nos collègues qui l'entretiennent que ces *autres*, ceux devant qui on passe en marchant dans

Hochelaga-Maisonneuve ou en traversant un chantier de construction. Et tout l'enjeu est là, justement, on *pass*e. Même si on subit ponctuellement ces attitudes dégradantes, elles ne font pas vraiment partie de notre monde. Lorsqu'on se plaint des remarques grossières du pur inconnu croisé le matin en se rendant au travail, on met le doigt sur des situations problématiques, mais on ne se s'intéresse pas réellement à la condition des femmes dans les milieux populaires. On ne se demande pas ce que la conjointe, la fille ou la voisine de cet inconnu doit endurer, elle, chaque jour.

À l'automne 2014, le collectif Hol-laback ! produisait la vidéo *10 Hours of Walking in NYC as a Woman*, qui est rapidement devenue virale. Ce court montage présente quelques-unes des 108 situations de *catcalling* auxquelles est confrontée une femme qui se déplace pendant une journée complète dans les rues de New York avec une caméra cachée, vêtue d'un jeans et d'un simple t-shirt noir. Si elle a contribué à une prise de conscience collective, cette vidéo a aussi fait l'objet, dès sa mise en ligne, de plusieurs critiques qui concernaient la tendance du film à stigmatiser des groupes précis, à leur faire porter la culpabilité. Plusieurs ont souligné le préjugé racial qui teintait la réalisation du projet en faisant remarquer, à juste titre, que les harceleurs filmés – du moins ceux conservés au montage – étaient en forte majorité des Noirs et des latinos provenant de quartiers populaires. On a reproché aux créateurs du film d'occulter la res-

ponsabilité des hommes blancs dans le phénomène du harcèlement de rue pour insister sur des attitudes, des façons de s'interpeller et d'entrer en contact qui sont, peut-être, plus répandues dans certaines communautés raciales, mais qui ne font pas pour autant de celles-ci des espaces plus hostiles pour les femmes. Car évidemment, les professionnels en veston-cravate traînent rarement sur les bancs de parcs ou dans les portiques de magasin en plein milieu de l'après-midi; s'ils importunent des inconnues, ils évitent probablement de le faire dans une allée passante de Central Park. Encore une fois, il y a quelque chose de dangereusement rassurant dans ces représentations qui nous laissent penser que le problème ne vient pas de nous ou de nos proches.

○ ○ ○

Entre les hommes (peu importe leur classe ou leur origine) qui sifflent les passantes et les féministes qui s'insurgent sur les médias sociaux, ma solidarité va sans hésiter à ces dernières, à qui je m'associe même lorsque leur discours m'incite à exprimer certaines réserves. La posture que j'adopte ici est inconfortable, particulièrement ambiguë, mais la place privilégiée que nous occupons – moi, mes collègues et amies, la majorité des universitaires – exige peut-être justement que nous nous placions dans cette zone d'inconfort; celle qui consiste à regarder par la fenêtre, pour observer et tenter de comprendre ce qui se passe de l'autre côté, mais également pour y voir notre reflet sur la vitre et prendre conscience de nos propres contradictions. (L)

